



Dites donc que je ne suis pas un voleur. — Page 247, col. 3.

sentait, car il était en effet quelque chose comme neuf heures et demie du soir, et, quoiqu'on fût dans les plus longs jours de l'année, la nuit commençait à tomber.

Drouet redoubla ses coups d'éperon et ses coups de fouet.

Il n'était plus qu'à trois quarts de lieue de Clermont; mais Charny n'était plus qu'à deux cents pas de lui.

Sans aucun doute Drouet savait qu'il n'y avait pas de poste à Varennes, sans aucun doute le roi allait continuer sa route par Verdun.

Drouet commençait à désespérer : avant de rejoindre le roi, il serait rejoint lui-même.

A une demi-lieue de Clermont, il entendait le galop du cheval de Charny pressant le sien, et les hennissements du cheval de Charny répondant aux hennissements de son cheval.

Il fallait renoncer à sa poursuite ou se décider à faire face à son adversaire; nous l'avons dit, Drouet n'avait point d'armes.

Tout à coup, comme Charny n'est plus qu'à cinquante pas de lui, des postillons revenant sur des chevaux dételés croisent Drouet; Drouet les reconnaît pour ceux qui conduisaient les voitures du roi.

— Ah! dit-il, c'est vous... Route de Verdun, n'est-ce pas?

— Quoi! route de Verdun? demandent les postillons.

— Je dis, répète Drouet, que les voitures que vous avez conduites ont pris la route de Verdun.

Et il les dépasse, pressant son cheval par un dernier effort.

— Non, lui crient les postillons; la route de Varennes!

Drouet pousse un rugissement de joie.

Il est sauvé, et le roi est perdu!

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ADELINE PROTAT

PAR HENRI MURGER.

Sans qu'il eût soupçonné sa fille véritablement coupable, le sabotier avait parlé comme sous l'impression d'une conviction réelle, espérant qu'Adeline allait protester, se défendre, et qu'en plaidant, comme on dit, le faux, il pourrait découvrir le vrai; mais le silence gardé par Adeline changea brusquement en certitude les soupçons qu'il venait de simuler. Ne pas répondre à une telle accusation, c'est avouer, pensa Protat. Il éclata alors en reproches dont l'amertume atteignait tout le monde : la Madelon, qu'il accusait d'avoir prêté les mains à une telle intrigue scandaleuse, et lui-même qui n'avait rien su voir, rien deviner, quand tout le monde autour de lui s'unissait pour le tromper. Il s'accusait de sa bonté coupable envers sa fille, de la confiance qu'il lui témoignait, de la liberté dont il la laissait jouir. On lui avait dit bien souvent que c'était imprudent d'abandonner, comme il le faisait, une jeune fille à ses caprices, de la laisser, non-seulement maîtresse d'elle-même, mais encore de tous ceux qui l'entouraient. Au lieu de l'encourager dans des goûts qui ne devaient pas être ceux d'une personne de sa condition, il aurait dû combattre ses penchants à la tyrannie, à l'oisiveté. Il regrettait de ne l'avoir point mise aux durs travaux de la maison ou de la terre. Il avait, disait-il, mérité par son aveugle tendresse l'ingratitude qui en était le paiement; puis, las de frapper sur Madelon, sur Adeline et sur lui-même, la colère du sabotier se tourna avec encore plus de fureur vers Lazare, ce misérable séducteur, qui était venu apporter la honte sous le toit où on l'avait reçu mieux qu'en étranger, en ami, mieux qu'en ami, presque en enfant de la maison. Dans la confusion de ces propos inspirés par une indignation qui n'avait plus rien de factice, lorsque Adeline entendit à l'injure succéder la menace, et que

ces menaces semblaient s'adresser à Lazare, la pauvre fille, qui jusque-là avait préféré douter du bon sens de son père, l'arrêta tout à coup au milieu de son irritation, effrayée subitement, non pour elle-même, mais pour l'artiste. Ce fut moins une justification qu'elle entreprit qu'une accusation qu'elle fit entendre à son tour. Sans pleurs et sans cris, cette véhémence révolte de l'innocence outragée par le soupçon paternel courba Protat aux pieds de sa fille. Il devinait quelle profonde blessure il venait de faire au cœur de son enfant. Dans la manière dont Adeline le regardait, il croyait voir renaître un souvenir des jours du passé. Sa fille eût-elle été véritablement coupable, se fût-elle accusée, qu'il ne l'aurait point crue maintenant; aurait-elle même fourni les preuves de sa faute, qu'il les aurait niées. Il ne voulait plus même entendre les explications qu'elle tenait à lui donner à propos de son inclination pour l'artiste pensionnaire; mais Adeline l'obligea à l'écouter. Quand elle eut achevé cette révélation ingénue, Protat s'emporta de nouveau contre lui-même : — Et c'est pour ça que j'ai fait tant de bruit, s'écriait-il; c'est pour ça que je t'ai si durement traitée! Et il se mettait à genoux devant Adeline, et lui demandait pardon.

Comme tous les gens qui subissent l'impression du moment, rassuré par les aveux de sa fille qui établissaient l'ignorance dans laquelle était Lazare des sentiments dont il était l'objet, Protat était passé de l'extrême inquiétude à la sécurité extrême exagérant l'une comme il venait d'exagérer l'autre. Dans tous les détails que sa fille lui avait fait connaître, il ne voyait plus qu'un badinage, le caprice éphémère d'une enfant un peu sentimentale. Il ne trouvait dans ce penchant aucune matière à s'alarmer, et craignant même d'offenser son pensionnaire par une précaution, malgré l'embarras que l'arrivée de Cécile allait apporter dans la distribution des logements, il avait presque renoncé à l'idée de s'emparer de ce prétexte pour inviter l'artiste à prendre provisoirement gîte ailleurs. Ce fut Adeline qui le força à maintenir cette décision.